

Tragédie à Donaldsonville.

Dépêche spéciale à l'Abelle. Donaldsonville, Louisiane, 23 août.—Ce matin, vers sept heures, la ville de Donaldsonville a été plongée dans une grande excitation à la suite d'une bataille à coups de revolver entre Chas. Cook et C. E. Kipp, deux chaudronniers de l'endroit. C'est l'éternelle histoire de la duplicité d'une femme. Depuis quelque temps dame Dumoreau s'écroulait joyeusement aux dépens de Mme Cook.



M. FELIX FAURE.

L'arrivée en Russie du président de la République Française.

St-Petersbourg, 23 août.—Des les premières heures du matin l'animation était très grande à St-Petersbourg, et un flot incessant de gens s'écoulaient vers les quais, où ils s'embarquaient sur des vapeurs magnifiquement décorés pour assister à l'arrivée du président Faure à Cronstadt. Après une nuit pluvieuse le ciel resplendissait. Les préparatifs au palais de Peterhof ont été terminés ce matin.

Russie; le comte Lannes de Montebello, ambassadeur de France en Russie.



LE GENERAL DE BOISDEFRE.

chef de l'état-major général français, qui doit remplacer le comte de Montebello à l'ambassade de St-Petersbourg, et le baron Von Morenheim, ambassadeur de Russie en France.

prenant deux croiseurs, quatre torpilleurs et trois contre-torpilleurs, avait été signalée, et qu'au lever du soleil elle l'avait salué de vingt et un coups de canon, auxquels avait répondu le croiseur français Dupuy de Lôme. Au moment où le président Faure finissait le récit de sa traversée l'Alexandria arrivait au quai, où les hauts dignitaires de la cour attendaient le Tsar et son hôte. Le président Faure portait le grand cordon de St-André, décoration que le Tsar lui a conférée en juin 1895. Par gracieuse attention pour son hôte le Tsar portait la même décoration. Avec le comte Mouravieff, ministre des affaires étrangères de Russie, et



M. HANOTAUX.

ministre des affaires étrangères de France, le Tsar et le président Faure formaient un groupe imposant sur le pont d'arrière de l'Alexandria.



LE TSAR.

a causé en français avec divers personnages pendant quelques instants, puis il s'est embarqué avec sa suite sur le yacht Alexandria. Le grand duc Alexis, oncle du Tsar, grand amiral de Russie, est parti en avant sur le Pistor. Le Pistor s'est rangé le long du Pothuan, le croiseur français à bord duquel se trouvait M. Faure, et le grand duc Alexis a souhaité au nom du Tsar la bienvenue au président de la République française. Une flotte nombreuse de vapeurs de plaisance était rassemblée à ce moment dans les passes de Cronstadt, et un enthousiasme extraordinaire s'est manifesté quand le grand duc Alexis et le président Faure ont quitté le Pothuan pour se rendre à bord du yacht impérial Alexandria. Le Tsar attendait le président français au faite de l'échelle, et au moment où M. Faure a mis le pied sur le pont de l'Alexandria les deux chefs d'état se sont donné l'accolade, laquelle a été le signal d'une tempête d'acclamations, d'admiration de mouchoirs et d'enthousiasme populaire.

Le yacht solidement amarré au quai, le président Faure a mis pied à terre le premier, et la musique impériale a joué la Marseillaise. Le Tsar suivait le président qu'il a immédiatement présenté aux grands ducs Vladimir, Cyrille, Boris, André, Paul, Constantin, Nicolas, Pierre, Michell, Georges et Serge. Un détachement de marins, avec drapeau à tête devant le président et le Tsar, qui l'ont ensuite passé en revue. Les marins ont poussé de chaleureuses acclamations. Douze victorias et quatre landaus se sont ensuite mis en ligne. Le Tsar et M. Faure ont pris place dans la première voiture. Les quatre voitures suivantes furent occupées par les grands ducs. M. Hanotaux et le comte Mouravieff s'installèrent dans la sixième voiture. Les autres furent occupés par les hauts personnages de la cour, les ambassadeurs et les autres invités. Des escouades rouges formaient la garde d'honneur. Après le salut des troupes le cortège s'est mis en route pour le palais de Peterhof, situé à huit cents yards de distance. Des troupes étaient alignées sur la route conduisant au palais. Derrière elles étaient massés des groupes immenses de peuple poussant des acclamations enthousiastes, qui ont redoublé quand le cortège passa, les lignes des soldats n'ont plus retenu la foule. Plusieurs bouquets ont été jetés dans la voiture impériale dans le trajet de quai au palais. En arrivant au palais de Peterhof le Tsar a présenté le président Faure aux fonctionnaires de la Cour, puis il est reparti seul pour le palais d'Alexandria, où se trouvait



LA TSARINE.

Quelques instants après le président Faure, accompagné du général Biderling, est sorti du palais de Peterhof et a été conduit en voiture au palais d'Alexandria pour présenter ses hommages à l'impératrice. L'empereur et l'impératrice ont reçu M. Faure dans le salon Louis XV. La Tsarine a demandé au président des renseignements sur son voyage et a fait allusion au plaisir que lui a personnellement causé son voyage à Paris avec le Tsar au mois d'octobre dernier. Un lunch privé a été ensuite servi dans le salon blanc du palais de Peterhof magnifiquement décoré. M. Faure s'est assis à la droite de l'empereur. Il y avait trente-quatre convives, y compris M. Hanotaux, ministres des affaires étrangères de France. Au cours de l'après-midi le président Faure a visité les grands ducs. Dans les rues le président a été accueilli par les cris de "Vive la France".

Les contours. Au moment où le Pothuan s'avancé lentement dans la passe, précédé du yacht impérial, il a été salué par l'artillerie russe. Le navire de guerre français a jeté l'ancre près du "Standart". Le grand duc Alexis, grand amiral de Russie, est monté à bord du Historialia, portant le pavillon du Tsar, pour se rendre au Pothuan et conduire le président de la République Française au yacht impérial. A l'arrivée de M. Faure sur le pont de l'Alexandria l'étendard du Tsar et les trois couleurs de France ont été arborés au faite du grand mâit. Puis, comme il est dit plus haut, le yacht impérial est parti pour le palais de Peterhof. La Salpêtrière d'Ayer peut être considérée par ses vertus inimitables, comme le seul spécifique pour les maladies du sang.

C. LAZARD & CO., LTD. LES ANCIENS ET POPULAIRES. Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX. Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Canal et North Peters.

D. MERCIER'S SONS. Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales. Vêtements confectionnés, Lampes et Articles de Toilette pour hommes et femmes.

Explosion d'une Chaudière.

Chico, Illinois, 23 août.—Trois hommes ont été tués instantanément et huit blessés par l'explosion d'une chaudière à la briqueterie de W. R. Halliday, quelques minutes après sept heures ce matin. Rully Bradley, mécanicien, Gideon Ricks et Henry Schiller ont été tués. Les tués et les blessés, à l'exception de Schiller, étaient des nègres. Aucun des blessés mourra à la suite de cet accident. La cause de l'explosion est inconnue.

DERNIERE HEURE.

Espagne et Etats-Unis.

La Havane, Ile de Cuba, 23 août.—Une dépêche spéciale de Madrid dit qu'il n'est pas douteux que le gouvernement espagnol soit désireux de prolonger le traité de commerce avec les Etats-Unis.

Le retour de l'Alsace-Lorraine à la France.

Londres, 23 août.—Un diplomate allemand dont le nom n'est pas donné se serait exprimé, au cours d'une interview, de la façon suivante: L'Allemagne ne rétrocedera pas l'Alsace-Lorraine sans compensation; mais la France a toutes raisons d'espérer que l'Allemagne agira ainsi en échange d'une promesse de compensation, même à date éloignée.

Les griefs des Arméniens.

Constantinople, 23 août.—La lettre circulaire reçue par les ambassadeurs, du comité de l'Arménie Dashnakznum, présente une identité à celle qu'ont reçue ces mêmes ambassadeurs en 1896, dans laquelle il était déclaré que les Arméniens, fatigués d'attendre, avaient résolu de prendre des mesures pour obtenir le redressement de leurs griefs, fait aussi appel à la pitié des nations de l'Europe pour ne pas permettre l'annihilation du peuple arménien, et affirme que les promesses de réformes sont restées lettre morte, et que réduits à cette extrémité, les arméniens ont résolu de mettre à exécution le plan inauguré le 26 août 1896. Ils ajoutent qu'ils ne cesseront pas de lutter aussi longtemps qu'il ne sera pas fait droit à leurs demandes satisfaites par le sang des martyrs.

Les décorations à Paris.

Paris, France, 23 août.—Les décorations étaient nombreuses, aujourd'hui à Paris, à l'occasion de la rencontre en Russie du Président Faure et du Tsar Nicolas.



LE COMTE MOURAVIEFF, ministre des affaires étrangères de

GUERISON DU DIABETE. LE VIN PESQUI. LE SUCRE DIABÉTIQUE. J.-L. LYONS & C. Vente en gros. PESQUI, Bordeaux.

Bulletin Financier. Lundi, 23 août 1897. COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING-HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS. Cours de Bourse, Marché Monétaire, etc.

Feuilleton. L'Abelle de la N. O. Honneur de Femme. GRAND ROMAN INÉDIT. PAR ROBERT SAINVILLE. DEUXIEME PARTIE. L'inconnu. XI. MOUREILLES ET MATHILDE. (Suite.) De convulsifs frissons agitaient son maigre corps, des gouttes de sueur coulaient de ses tempes.

—Oui, oui, murmurait-il, c'était bien elle, un peu vieillie... si belle encore! —Maitre, lui dit Charles Moureilles voulant faire remarquer sa présence. L'autre ne l'écoutait pas. —Quelle toilette! poursuivait-il, et quel train de luxe! Voiture et chevaux, maintenant, à toi, Jessica? Ah! ah! la malheureuse! Et farquée, les cheveux teints, les lèvres carminées, telle qu'une courtisane. Infâme!... Ah! je saurai bien découvrir où tu habites, et alors! oh! alors!... Il n'acheva pas et fit un geste menaçant. —Maitre, reprit Charles, devinant ce qui se passait dans ce cœur, qui peut vous agiter de la sorte? Le vieux Blondel se retourna, et d'une voix farouche: —Rien!... Quelqu'un que j'ai connu... Quelqu'un que je ne voulais pas revoir... Quelqu'un que sur ma route j'ai rencontré... Il s'arrêta comme voulant se dominer. Interdit, Mathilde et Moureilles échangeaient des regards inquiets. A la vue de cette grande douleur, une compassion sans bornes leur emplissait le cœur. Ils adraient voulu témoigner leur sympathie. Mais ils n'osaient, de peur de froisser le vieillard.

Toute manifestation de sympathie lui serait sans doute odieuse. Cependant M. Blondel avait repris la miniature et la contemplant de nouveau. Maintenant il ne parlait plus, mais un rictus effrayant tortait ses lèvres frissonnantes. Enfin il rejeta violemment l'écrin sur le piano. Puis d'une voix bouffue apostrophait les jeunes gens: —Je ne donne pas de leçons aujourd'hui. Allez-vous en et laissez-moi en paix. XII. SANS BUT! Mlle Duval avait-elle deviné juste en croyant que M. Giroux avait de la peine à se décider d'épouser une fille sans dot? Ou était-ce la crainte d'un refus qui le faisait hésiter? Pour tous ceux qui connaissent le négociant, cette dernière conjecture eût paru inadmissible. Si une imperturbable confiance en soi est un élément de succès, certes M. Giroux devait ignorer ce que peut être l'échec. —Toujours est-il que les jours s'écoulaient, les semaines se suivaient, et il ne se déclarait pas. Pourtant il continuait ses visites à la rue Cardinet et y passait des soirées entières. La pipe à la bouche, au grand

désespoir du capitaine qui avait le culte de la propriété. M. Giroux regardait Mathilde avec l'expression d'un acquiescement à la foire des chevaux, qui mentalement supputait les qualités, détaillait les mérites d'une jument avant de l'acheter. Les longues hésitations de trop prudent amoureux exaspéraient le capitaine. Plus d'une fois il s'était senti sur le point de laisser éclater son impatience. Mais il se contenait. Un soir, cependant, il se décida à lancer quelques insinuations. C'était le même jour où Mathilde avait eu avec Charles Moureilles son émouvant tête-à-tête. Emue et agitée, craignant peut-être de laisser deviner son trouble, la jeune fille, prétextant la fatigue, s'était retirée de bonne heure dans sa chambre. Le capitaine et le négociant étaient demeurés seuls. M. Giroux fumait son éternelle bouffarde; M. Duval marchait de long en large, les sourcils contractés, comme un homme occupé à résoudre un pénible problème. Un assez long silence s'était établi entre les deux hommes. Le premier, Giroux le rompit: —Qu'est-ce qu'elle a en ce soir Mlle Mathilde? interrogea-t-il entre deux bouffées de caporal, elle m'a paru un peu pâlotte.

—Ah! vous l'avez donc remarqué? fit rageusement le capitaine. —Si je l'ai remarqué! Vous savez bien que rien ne saurait m'échapper lorsqu'il s'agit d'elle! —Vraiment! pourtant il me semble que si vous lui portiez un réel intérêt, vous ne prendriez pas plaisir à la compromettre comme vous le faites. Ici le capitaine s'arrêta et se poussa le front avec angoisse. —Moi la compromettre? s'écria Giroux en ôtant sa pipe de ses lèvres. —Eh oui! mille tonnerres! croyez-vous qu'on n'en jase pas dans le voisinage, de vos fréquentes visites et de vos assiduités? —Bah! fit placidement le négociant en recommençant à fumer, peut-on empêcher les bavardages d'aller leur train? —On peut empêcher de fournir des prétextes à des médisances qui jettent tous jours de la défaveur sur une jeune fille. Ecoutez-moi, Giroux, fit résolument le capitaine, vous savez que je suis de vos amis, mais avant tout je suis père, j'ai le devoir de veiller sur l'honneur et la dignité de ma fille. A l'avenir, je vous prierais d'espacer vos visites, qui ne peuvent que nuire et, ajouta-t-il non sans effort, la troubler! Le négociant ne répondit rien. Il était devenu très rouge. Maintenant, il fumait avec

rage en jetant des regards furieux sur le capitaine, qui avait repris sa marche par la chambre. Enfin, ayant achevé sa pipe, M. Giroux en secoua le résidu dans un cendrier et la remit dans son étui. Se levant aussitôt, il s'approcha du capitaine et avec bonhomie: —Donnez moi la main, Duval, vous êtes un brave cœur. —Oui, vous avez raison, on n'a pas le droit de jeter le trouble dans un cœur de jeune fille, et de le faire languir dans des alternatives d'espoir et d'incertitude. Croyez-le, je n'ai jamais eu l'intention de la tourmenter. Ce soir, je ne veux rien dire, laissez moi encore réfléchir pendant cette nuit. Mais demain j'aurai pris une résolution, elle sera de nature à vous satisfaire. Et amicalement, il lui frappa sur l'épaule. —Maintenant, adieu et à demain, fit-il en soulignant ces derniers mots. Silencieux, Duval serra la main qui lui était tendue et reconduisit son hôte à la porte. Aussitôt qu'il fut seul, le capitaine poussa une sorte de grognement. —Enfin, s'écria-t-il le voilà déborder! On! m'en a-t-il coûté d'aborder ce sujet! Mais si je n'avais parlé, le gaillard était homme à prolonger longtemps

un tel état de choses. Ah! ma pauvre Mathilde, si tu savais par quelles humiliations tu fais passer ton vieux père! Mais je serai amplement récompensé en te voyant heureuse, riche, entourée de considération. Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, M. Anatole Giroux se faisait annoncer. Le négociant était mis, selon l'expression du capitaine, sur son tren et un: redingote noire, gilet blanc, pantalon gorge de pigeon, cravate tirant sur la lie de vin (ce dernier détail de toilette un symbole). Tous les parfums d'Arabie, toutes les essences du Congo, tous les arômes de la Perse et des pays circonvoisins avaient dû s'épandre à flots sur son obèse personne. Entre ses mains gantées de jaune, il tenait un immense bouquet de fleurs d'orange. Et, chargée d'une énorme caisse, deux employés de la maison Giroux et compagnie le suivaient. —Bonjour Duval, fit le négociant, voici six douzaines de bouteilles de champagne que j'offre à ma... mais nous parlerons de cela plus tard. C'est de l'extra Dry pour l'exportation américaine, ce qu'il y a de plus cher et de plus délectable. J'ai longtemps hésité entre l'Épernay et le Château-Yquem,